

# Introduction

## Les multiples facettes de l'engagement du chercheur qualitatif

**Huguette Desmet**, Docteure en sciences psychopédagogiques

---

Université de Mons-Hainaut

**François Guillemette**, Ph.D.

---

Université du Québec à Trois-Rivières

En guise d'introduction à ce deuxième numéro sur la thématique de la *contribution de la recherche qualitative à l'émancipation des populations négligées*, nous proposons de jeter un regard sur ce qui rassemble les articles qui le composent. D'une grande richesse, ils apparaissent de prime abord très éclatés tant ils abordent une variété de populations toutes vulnérables certes, mais dans des domaines fort divers. Il nous a semblé avoir perçu qu'au-delà de cette variété se cachait une convergence autour, d'une part, des difficultés vécues par les populations étudiées et, d'autre part, de l'engagement des chercheurs en rapport avec ce vécu difficile.

Pour ce qui est de ce que les populations étudiées ont en commun, on peut en apercevoir un ensemble de traits autour de la marginalisation. Ainsi, on retrouve à plusieurs reprises, à travers les différents articles, des concepts qui révèlent une problématique commune et le processus en jeu pour aboutir à la situation difficile que vivent ces populations qu'on ne voit pas, qu'on n'écoute pas, qui n'ont pas la parole. D'abord, la société considère ces personnes comme *déqualifiées*. Cette déqualification entraîne la *ségrégation*, la *stigmatisation*, l'*exclusion*, les *ruptures* de tous ordres, l'*oppression*, la « *chosification* », voire la « *démonisation* », desquelles découlent alors une *perte d'identité*, une *déshumanisation*, un *désarroi*, une *souffrance*.

Les auteurs présentent des résultats de recherches dans lesquelles ils se sont attachés à étudier la situation de personnes fragiles sur des plans très variés. D'abord sur le plan social, Marichela Vargas-Thils a étudié les changements identitaires chez les femmes péruviennes migrantes de la

campagne à la ville. Delphine Burrick, avec une approche méthodologique semblable – celle des histoires de vie – présente une recherche sur le passage identitaire socioprofessionnel entre la diplomation et l’insertion professionnelle. Marcel Blé Yoro s’attaque à un enjeu semblable dans son étude sur l’identité sociale des praticiens de la médecine traditionnelle en Afrique.

Sur le plan spécifiquement scolaire, Stéphane Allaire analyse les enjeux des innovations sociales pour les élèves des écoles québécoises en régions éloignées et donc isolées socialement. De leur côté, Thomas Dumet et Véronique Leclercq étudient le vécu des adultes illettrés, tandis que Sabine Kahn, Frédéric Coché et Françoise Robin abordent l’enseignement auprès d’élèves en milieux défavorisés. Toujours sur le plan scolaire, Valérie Capdevielle-Mougnibas et Myriam de Léonardis s’attardent aux liens entre le chercheur en psychologie et le dilemme intertion/désertion que vivent les décrocheurs de l’enseignement professionnel.

Pour ce qui est des difficultés vécues sur le plan physique, Hélène Sylvain et Philippe Delmas montrent les enjeux liés aux décisions du patient par rapport à la trithérapie dans les cas d’infection au VIH. Dans une perspective semblable, Daphney St-Germain met en lumière les défis que doivent relever à la fois les patients et les intervenants dans les services de réhabilitation physique.

Sur le plan psychologique, l’approche psychanalytique de Caroline Doucet et Jean-Luc Gaspard fournit un angle de vision particulier pour l’étude des phénomènes de marquages corporels auto-infligés et de leurs dimensions sociales chez des adolescents de différents pays. Enfin, l’article de Thierry Glarner donne un exemple éloquent du fait qu’il arrive que les intervenants auprès des personnes en difficultés souffrent eux-mêmes psychologiquement.

On peut donc situer les articles de ce numéro sur les différents plans des difficultés vécues par les personnes. Nous proposons de voir aussi que les contributions se situent sur différents niveaux de ce que U. Bronfenbrenner<sup>1</sup> appelle l’écosystème.

Au niveau du *macrosystème*, nous examinons les *valeurs* qui sous-tendent les contributions. Nous pouvons affirmer qu’elles relèvent toutes d’une conception humaniste parce qu’il s’agit toujours de reconnaître l’humanité dans la personne d’autrui, comme le rappelle la pensée kantienne. Nous retrouvons effectivement, tout au long des articles, les termes de respect, reconnaissance, solidarité, confiance, empathie, égalité, créativité... utilisés dans une visée commune : l’émancipation des personnes, la libération de l’Homme.

Au niveau de l'*exosystème*, nous retenons trois positionnements souvent repris par les auteurs. Le premier est le positionnement *sociopolitique*, le deuxième est lié à la temporalité et le troisième relève de la dimension spatiale.

La dimension *sociopolitique* apparaît fréquemment au travers des termes tels que la démocratie, la citoyenneté, la participation, l'engagement sociopolitique – voire subversif – la prise de conscience politique, l'accès aux enjeux sociaux « cachés », le pouvoir de décision, l'autonomisation, etc. Émerge clairement ici la stimulation des populations à la participation aux prises de décision sociales et politiques en tant qu'acteurs, voire auteurs.

La *dimension temporelle* est elle aussi souvent prise en compte à travers les notions d'historicité, de continuité/rupture, de trajectoires (identitaires, biographiques), de reconstruction du passé, de changement. L'approche autobiographique s'inscrit aussi dans cette dimension. L'histoire de la personne et le rapport de celle-ci à son passé deviennent primordiaux.

La *dimension spatiale* est également très présente dans les contributions. Ainsi, le concept de contexte apparaît-il souvent, même si c'est en filigrane. Une auteure (D. Burrick) parle de « société de verre » (Corcuff, 2002), c'est-à-dire une société aux institutions fragiles et fragilisantes, qui caractérise bien le contexte dans lequel s'inscrivent les recherches présentées. De plus, émanent des articles les notions de proximité, de territorialité, de place (au sein de la société), de situation (l'acteur en situation, l'action située), d'espaces de parole et d'écoute. Les concepts d'exclusion et de marginalisation renvoient également à la dimension spatiale (on est dans, hors ou à la marge de la société).

Le niveau du *méso-système* fait l'objet de plusieurs recherches. Il prend la forme d'installations de réseaux, de synergies interinstitutionnelles, de collaboration entre milieux (de l'éducation, de la santé, du communautaire), de champs d'intervention intersectoriels, de communautés de soutien.

Enfin, le *microsystème* et le niveau *ontologique* sont particulièrement sollicités par les chercheurs. Dans cette société postmoderne émerge manifestement le sujet. Il importe de lui redonner la parole, d'explorer son univers phénoménologique, de faire exprimer ses valeurs, son vécu, sa rationalité. Ce sont sa subjectivité, ses représentations, ses savoirs expérientiels qui intéressent. Pour une validation des résultats, c'est vers les acteurs que les chercheurs se tournent : les résultats et conclusions auxquels ils ont abouti sont-ils bien ce que les sujets voulaient signifier à travers leurs récits et leurs témoignages? Dans la démarche de projet, c'est bien aussi le sujet qui est la cible; on parle de sa participation, de son implication, de son développement et accomplissement personnels, de son *empowerment*, de ses capacités de choix,

de contrôle, d'influence et de pouvoir, de son autonomie, de son émancipation...

De la même façon, la personne du chercheur est convoquée. On lui demande de s'engager, de prendre conscience de sa responsabilité et de son pouvoir, d'explorer de façon critique sa posture dans une démarche communicationnelle, de porter un regard réflexif sur son parcours de recherche (donc d'examiner sa propre historicité). En d'autres termes, le chercheur sait qu'il contribue à l'émergence de ce qu'il produit au travers de l'intersubjectivité avec l'autre. Il ne peut plus se cacher derrière la facile neutralité. Le chercheur est devenu une personne.

Ainsi, dans les articles, les auteurs se mettent en scène en tant que chercheurs. Ils s'interrogent, se questionnent. Deux finalités les mobilisent prioritairement : comprendre et agir. Pour cela, ils analysent la réalité telle que les personnes (populations concernées et professionnels) se la représentent; ils sondent les conditions de succès (d'un projet, d'une formation...), les conditions d'échec (de certaines politiques), les stratégies de résistance des sujets, les effets d'une intervention (c'est-à-dire l'évaluation), les critères de résilience. Leur objectif premier est de rechercher le sens attribué par les sujets aux événements qu'ils rencontrent et de saisir le monde vécu de ceux-ci. Ils font donc appel à des cadres conceptuels de proximité : approche par la recherche-formation et la recherche-action (on parle de recherches impliquée, collaborative, engagée...), approches phénoménologique, herméneutique, interprétative, constructiviste, pragmatique, interactive, ethnographique... Ils utilisent essentiellement des outils tels que les entretiens (ethnographiques, cliniques...), les récits de vie, les inventaires participatifs (par exemple des besoins), les observations éthologiques, les études de cas. Beaucoup d'auteurs insistent dès lors sur le fait que leur recherche constitue non seulement une approche de connaissance de la population, mais aussi de *reconnaissance* de celle-ci. L'intérêt consiste en une *prise de conscience* par les personnes des situations qu'elles vivent et, par conséquent, de leur possibilité d'*émancipation*.

Dans cette orientation, comme le souligne Paulo Freire (1977), la prise de conscience qui consiste à découvrir et à comprendre les situations de déshumanisation mène naturellement à la lutte pour l'émancipation des populations marginalisées. Tous les auteurs de ce numéro abordent la question de leur engagement ou du moins de la contribution de leurs recherches aux changements sociaux dont bénéficient les populations souffrantes qui ont fait l'objet de leurs études. Toujours en rappel de la pensée de Freire, le constat de la violence faite à l'être humain – qui le conduit vers le « moins-être » alors que sa vocation est une ascension vers le « plus-être » – entraîne un

engagement dans l'humanisation, dans la libération, dans l'émancipation vers l'épanouissement des humains, la réalisation de ce qu'ils sont vraiment.

Il nous semble que les auteurs de ce numéro adhèrent à cette « posture épistémologique » de Freire : « La situation sociale objective, qui n'existe pas par hasard, mais comme produit de l'action des hommes, ne se transforme pas non plus par hasard. » (p.29) Ce postulat conjugue ensemble une forme de « réalisme » positiviste et un « constructivisme » de l'action transformatrice de la réalité, comme on peut le voir dans cette autre citation : « Il n'y aurait pas d'action humaine possible sans une réalité objective, un monde qui soit un non-moi de l'homme, capable de le mettre au défi; il n'y aurait pas non plus d'action humaine si l'homme n'était pas un « projet », un au-delà de lui-même, capable d'appréhender sa situation, de la connaître pour la transformer. » (p.31). La prise de conscience dont parle Freire est donc une appréhension de la « réalité » objective, une « découverte » de la situation à transformer et de la vocation des humains. Freire ajoute : « Si cette découverte ne peut être faite à un niveau purement intellectuel, mais doit être liée à l'action, il nous paraît fondamental que celle-ci ne devienne pas pur activisme, mais soit associée à un sérieux travail de réflexion. » (p.44).

Pour Freire, il existe un lien intrinsèque entre la réflexion et l'action. L'émancipation se fait par un « mouvement global de réflexion et d'action [...] une insertion lucide dans la réalité, dans le contexte historique [qui amène] à la critique de cette situation elle-même et au désir de la transformer » (p.46). C'est ainsi que les auteurs de ce numéro inscrivent leurs travaux de recherche dans le courant d'une épistémologie critique et pragmatique, c'est-à-dire dans une perspective qui unit inexorablement l'étude à la transformation.

Au terme de cette présentation des articles de ce numéro, nous pouvons affirmer que les auteurs avaient un but commun : soutenir la cause des personnes les plus vulnérables. Alors, « saisir l'espoir sous le désarroi » (comme le disait un des coéditeurs de ce numéro, Roberto Gauthier) et croire que « nous pouvons chacun devenir acteur de notre histoire au-delà des contraintes qui sont les nôtres » (comme le dit Marichela Vargas-Thils dans ce numéro), est-ce une réalité, un idéal, un rêve, une utopie? Sans doute un peu de tout cela à la fois. Car la conception humaniste et démocratique qui sous-tend chacune des interventions n'empêche nullement les difficultés, les conflits, les résistances et, les contradictions, à résoudre, à surmonter. Au contraire, la démocratie implique de tels affrontements. C'est leur analyse qui fait la dynamique et la vitalité des recherches où tous les acteurs s'engagent socialement et politiquement.

À la suite des articles de ce numéro thématique, en hors thème, l'article de Droz Mendelzweig propose une réflexion sur l'utilisation de l'Internet à des fins de recherche qualitative portant sur des thèmes à caractère intime – dans ce cas, les relations à caractère homosexuel. L'entretien de recherche, tout particulièrement, y est examiné.

## Note

<sup>1</sup> Pour une présentation brève et claire de l'écosystème de Bronfenbrenner, voir Pauzé, R. (2010).

## Références

- Bronfenbrenner, U. (1979). *The ecology of human development : experiments by nature and design*. Cambridge : Harward University Press.
- Corcuff, P. (2002). *La société de verre. Pour une éthique de la fragilité*. Paris : Armand Colin.
- Freire, P. (1977). *Pédagogie des opprimés*. Paris : Maspero.
- Pauzé, R. (2010). *Présentation du modèle écologique*. En ligne : [http://www.cerfasy.ch/cours\\_modeco.php](http://www.cerfasy.ch/cours_modeco.php).

*Huguette Desmet est détentrice d'un doctorat en sciences psychopédagogiques. Elle est professeure et chercheure en développement familial et communautaire à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation à l'Université de Mons-Hainaut en Belgique. Elle est co-responsable (avec Jean-Pierre Pourtois) du Centre de recherche et d'innovation en sociopédagogie familiale et scolaire (CERIS) où elle mène notamment des projets de recherche sur les relations entre famille et école, sur l'éducation implicite, sur la résilience et sur la méthodologie de l'action sociale.*

*François Guillemette, Ph.D., est professeur au Département des sciences de l'éducation à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Il y est responsable de la formation pratique en enseignement secondaire. Il est aussi président de l'Association pour la recherche qualitative (ARQ) et professeur associé au Centre de recherche interuniversitaire sur la formation et la profession enseignante (CRIFPE). Docteur en éducation et docteur en théologie, ses projets de recherche en cours portent notamment sur le développement des compétences professionnelles en formation post-secondaire, sur la communication en déficience intellectuelle et sur la méthodologie de la théorisation enracinée.*